





Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique du sujet, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît — en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 978-2-296-08835-1

© Orizons, Paris, 2012



Françoise Hardy : pour un public majeur





Dans la même collection

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008



François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010

Armand David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012





Michel Arouimi

Françoise Hardy :
pour un public majeur



Orizons
2012







Du même auteur

L'Apocalypse sur scène, Paris, L'Harmattan, 2002

*Magies de Levi : L'expérience picturale et littéraire de Carlo
Levi, confrontée aux leçons de Rimbaud, Tolstoï, Mel-
ville et Xue Xiake*, Fasano, Schena, 2006

Les Apocalypses secrètes, Paris, L'Harmattan, 2007

Vivre Rimbaud, Paris, Orizons, 2009

Effets de serre, Paris, L'Harmattan, 2010

Junger et ses dieux, Orizons, 2011






L'auteur et l'éditeur remercient M^{me} Françoise Hardy de leur avoir permis de reproduire les textes de ses chansons présents dans cet ouvrage.

Par ailleurs, Michel Arouimi a acquis les droits de reproduction des photos publiées dans ce livre et certaines d'entre elles lui ont été offertes par leur propriétaire.







Avant-propos



L'intérêt déclaré de Françoise Hardy pour la spiritualité, dans ses formes les plus diverses, transparaît dans les textes, écrits par elle-même, de ses chansons. Ce penchant, si évident dans ses albums récents, est en germe dans les paroles de chansons plus anciennes. La culture livresque de Françoise, aussi certaine que mal connue, transparaît dans ses chansons où sont effleurés le mystère de la mort et celui du sacré, mais encore celui de l'unité de tous les êtres. Or dans le texte de ces chansons, le chemin vers l'Esprit est celui d'une errance sentimentale dont les difficultés sont un signe de notre temps.

La formulation poétique de ces difficultés dépasse leur cadre sentimental apparent, en exprimant les tensions qui agitent le monde en devenir. Même si Françoise n'est pas indifférente à ce dernier, l'analyse que nous en offrent ses chansons ne semble pas toujours relever d'un projet conscient. Mais c'est le propre de l'art que de manifester des vérités qui dépassent les intentions conscientes du créateur.



Ce pouvoir de révélation est servi par un vrai art d'écrire. La cohérence interne des textes de Françoise ne résulte sans doute pas d'une imitation volontaire des auteurs qu'elle a pu lire. Quoi qu'il en soit ces textes, autant par leur forme que par leur contenu, peuvent s'entendre comme l'expression accentuée d'un drame qui, au-delà du vécu sentimental de Françoise, est celui de notre condition. Une contradiction sans âge, à l'œuvre dans nos esprits, serait le facteur de ce drame. Elle n'est d'ailleurs pas étrangère aux penchants spiritualistes qui, malgré leurs visées les plus hautes, semblent destinés à surmonter les effets délétères de cette contradiction. Certains passages de l'autobiographie de Françoise, *Le désespoir des singes*, ne font que suggérer le lien si ambigu de la spiritualité avec cette contradiction.

L'ouvrage présent concerne les textes de Françoise, presque toujours inspirés par des musiques écrites par d'autres artistes, depuis son renoncement à ses propres talents de compositeur. Le pouvoir de captation de ces musiques agit-il sur cette science innée de la parole ? Ces textes, lorsqu'ils sont seulement lus, ont rarement le pouvoir entraînant qui est celui de la musique. Mais les effets de sens qui les animent, dans le défilé comme dans la disposition des mots, compensent cette différence. Je laisserai en suspens ce problème qui recouvre

celui de l'essence même de la poésie, en m'attachant au pouvoir évocateur de ces textes à l'égard des tensions que traduit aussi bien la musique.

On m'excusera de ne pas commenter, dans cette étude qui met l'accent sur l'être même de Françoise, sa dépendance assumée à l'égard des musiques fournies par d'autres artistes. Les choix musicaux de Françoise nous parlent d'ailleurs moins de son être que la simple image de sa personne, qui sera l'objet de brefs chapitres : quand l'apparence physique de Françoise, sur des pochettes de disques ou sur des photos prises à l'improviste, devient le chiffre de sa quête spirituelle.





I

Les « morceaux » qui ne se joignent pas







La pop initiatique

Françoise Hardy n'écrit plus depuis longtemps la musique de ses chansons, dont elle signe presque toujours les textes. Sans se considérer elle-même comme un poète, elle définit son travail d'auteur comme un effort pour cerner au plus près, en les condensant, les émotions ressenties aux différents stades de la passion amoureuse. Ce projet pourrait être banal, sans le gain le plus haut, inconscient chez Françoise ? de cet effort. Son inspiration, stimulée par les musiques de compositeurs très variés, choisies par elle-même, donne l'idée d'une prise de conscience métaphysique, intéressant les causes premières : « la vérité des choses /démêler les causes / des questions qui se posent »... (album *Tant de belles choses*).

L'originalité de cette expérience artistique est relative : je songe à Mylène Farmer, elle aussi auteur des textes de toutes ses chansons, agités par les mêmes questions¹. On pourrait discuter sans

1. Les textes de Mylène impliquent avec plus de netteté le rapport de la violence et du sacré. Le verbe de Mylène s'est d'emblée situé, sans doute en raison du climat de son époque, à un niveau que Françoise semble avoir atteint après une

fin de la nature des textes de ces deux chanteuses où j'ai tardé moi-même, en les étudiant, à voir des poèmes. Le désordre apparent du défilé des mots ou des vers peut empêcher de percevoir le parfait équilibre que ces textes doivent à la distribution de leurs motifs : détails variés, ou simples marques du sujet. Les harmonies et parfois les discordances maîtrisées de la musique se traduisent-elles dans ces textes qu'elles inspirent, élaborés à partir du vécu personnel de la chanteuse ?

Ce débat nécessiterait des connaissances musicologiques qui me font défaut. Françoise Hardy est plus préoccupée par la qualité des mélodies que par les innovations sonores où se distinguent d'autres chanteurs. Quoi qu'il en soit, la plénitude de ces textes résulte, sur le plan thématique, d'une faculté de « condensation » qui, associée à une objectivité éveillée à l'égard du monde extérieur, mesuré dans son devenir, est l'apanage de la vraie poésie.

Ce désir de condensation, joint à la définition de la musique comme « une forme de prière » — c'est le mot de Françoise —, peut

longue maturation. Mylène Farmer est d'ailleurs présentée par Françoise, dans son livre *Les Rythmes du zodiaque* (2003), comme une « chanteuse canadienne ». Mais l'intérêt de Mylène pour l'astrologie, autre point commun des deux chanteuses, n'est pas mentionné par l'astrologue Françoise.

évoquer la vision de l'art qui était celle de Kafka, résumée par cette même idée de « condensation ». Kafka lui aussi justifiait son travail d'écriture comme une « forme de prière ». Certes, Françoise n'est pas Kafka, ni Rimbaud, auquel elle se réfère elliptiquement dans sa chanson « Tous les souvenirs me tuent » (*Clair obscur*) avec une mention du « bateau ivre ». Mais l'objet du questionnement de tous les grands poètes : l'obscure dualité qui nous pétrit et qui détermine nos élans, nos rapports, est le thème filé de ses chansons. Sans parler d'influence, le thème des variations climatiques, qui émerge dans de récents albums de Françoise, revêt un sens métaphorique qui n'est pas moins affirmé dans les œuvres de grands poètes.

Malgré leur effilochement apparent, certains textes de Françoise, surtout les plus récents, présentent une structure en boucle — ou en cercle — qui, d'après les témoignages autocritiques de poètes ou artistes fameux, est en accord avec les principes de l'art universel. Il en va de même avec les textes d'autres chanteurs dont la valeur poétique est éclipsée, dans les commentaires dont ils sont l'objet, par un intérêt pour leur valeur sociologique. Les textes commentés dans cet ouvrage sont exemplaires de cette singularité de la forme, qui peut se mettre en rapport avec le mystère de l'écriture des *Illuminations* de Rimbaud, dont l'apparente désinvolture masque la cohésion quasi minérale de leur espace textuel.

Poème, Françoise l'a été elle-même très tôt, avec le « look » sidérant dont on a tout dit sauf l'essentiel : une extraordinaire anticipation des tendances esthétiques et comportementales dont la jeune Françoise, avec son physique à mi-chemin de Monica Vitti et de Jean Shrimpton, pour ne citer que les beautés phares qui l'ont précédée, reste aujourd'hui le modèle idéal. Il n'est pas dit que l'apparence actuelle si dépouillée de Françoise, ne soit pas encore un signe poétique, à méditer... Les amis de Françoise, à commencer par Jean-Marie Périer, qui fut son photographe attitré et un peu son mentor, ont insisté sur l'ingénuité de cette étrange capacité à aimer, même si elle n'est pas entièrement contrôlée, les rêves d'une époque.

Dans les studios d'enregistrement où elle était souvent photographiée, la silhouette de Françoise aux cheveux tombants s'harmonise aux lignes pures du décor. Son visage, celui de quelque descendante de Nefertiti croquée par un dessinateur de mode, concentre la lumière qui baigne l'espace. Le fard qui meurtrit la paupière supérieure semble tiré des sonorités les plus graves de « Il est trop loin »... En 1965, cette reprise d'une chanson de Daniel Gérard (« Elle est trop loin ») disait tout du charme androgyne de Françoise et de sa détermination à explorer, par le verbe et dans sa vie, le mystère des amours contrariés. Mais lorsque le visage de Françoise se baisse et que tombe le rideau de ses cheveux, nous voyons moins la tristesse que

le refus de tout contact, éprouvé et renvoyé vers nous. Un peu comme les poses de Mick Jagger à cette époque, dont la ressemblance avec Françoise, pas seulement physique, est si frappante que je m'étonne aujourd'hui qu'elle efface de sa mémoire un tel frère artistique (il fut question d'une adaptation cinématographique des *Enfants terribles* de Cocteau, joués par Françoise et Mick) au profit d'autres repères, comme Trenet et Brassens.

Le blouson de crocodile noir, ou le simple shetland porté pendant les séances d'enregistrement suggèrent d'autres rêves, qui n'ont pas leur place dans l'ouvrage présent. Ce dernier a des objectifs plus généraux, plus proches aussi des enjeux spirituels de l'art de Françoise. À cette fin, je négligerai le contenu babillard et peu varié de ses biographies. Je citerai plutôt son autobiographie, *Le désespoir des singes... et autres bagatelles* (2008), qui pourrait fournir la clef de son univers poétique : la contradiction dont je parlais, expérimentée sur le plan d'un rapport familial par Françoise. Le rôle inspirateur de cette contradiction dans ses textes les plus forts ne fait que se déduire de certains passages du *Désespoir des singes*.

Cette autobiographie fait suite à une première « autobiographie recueillie par Claude Dufresne » en 1964 : *Je chante donc je suis*. J'ignore si ce titre est de Françoise, mais il a le mérite d'augurer,

mieux que la légèreté du propos et du ton de cet opuscule, la quête de l'être qui est celle de Françoise. Pourtant, et on m'excusera ce jugement, le *Désespoir des singes*, malgré l'intérêt de son contenu à l'égard de cette quête, et malgré l'harmonie de ses dispositions internes, qui seront soulignées plus loin, n'est pas à la hauteur de la qualité textuelle des chansons de Françoise. Le ton détaché du *Désespoir* est d'ailleurs moins en cause que l'occultation, dans ce témoignage, de la magie d'une expérience peu ordinaire, qui ne semble pas avoir été ressentie comme telle. La magie des années soixante, moins légère qu'on le dit...

Insensible à la poétique des studios, dont elle est pourtant l'incarnation, Françoise avoue être plus émotive que sensible. Les visées spirituelles dont l'authenticité éclate dans certaines de ses chansons, sont lettre morte dans cette autobiographie où elles ne se prononcent que dans l'évocation de repères ou modèles spirituels (Stockhausen, et maints penseurs). Le parti pris pour la factualité, bien compréhensible dans une autobiographie, ne sert pas les ambitions philosophiques de Françoise, et ses évocations sommaires de la spiritualité détonnent sans réveiller la curiosité du lecteur. L'humour douteux de certains propos rapportés de Jacques Dutronc ou Serge Gainsbourg peut d'ailleurs surprendre... Mais l'aparté injurieux de Dutronc à l'égard de son hôte Madame Pompidou devrait se comprendre comme une projection,

sous la plume de Françoise, du manque de féminité apparente qui lui faisait jadis douter de son pouvoir de séduction. Autre façon de s'engager dans une « quête de soi ».

N'y a-t-il que des raisons commerciales à cette inadéquation qualitative de l'autobiographie et de l'œuvre de l'artiste ? Françoise avoue s'être souciee, en multipliant les exemples empruntés à la vie de personnalités célèbres dans ses *Rythmes du zodiaque*, du succès de cet ouvrage antérieur. Je serais plutôt enclin à justifier l'écriture du *Désespoir des singes* comme une forme d'autoprotection : lorsque les éponges de la vie myope, repêchées par Françoise, absorbent le mystère et le danger, mieux captés dans quelques chansons.

Les formes énigmatiques que ce mystère et ce danger reçoivent dans ces chansons n'en trouvent pas moins une sorte de clef dans le « désespoir des singes » : c'est le nom de l'arbre que de Françoise préfère, parmi tous ceux qu'elle fréquente au parc de Bagatelle. Elle ne sait pas si cet arbre l'attire parce qu'elle lui ressemble, ou parce qu'il est le frère des partenaires si fragiles qui l'ont fait souffrir. Voilà résumé le drame existentiel auquel la spiritualité, sans se limiter à cette fonction, apporte des remèdes dès longtemps connus de Françoise — si l'on en croit les cours de yoga et autres panacées, évoqués dans d'anciennes chansons